

La légende de Cadieux

Raymond Ouimet

Volume 11, numéro 2, 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouimet, R. (2005). La légende de Cadieux. *Histoire Québec*, 11(2), 32–34.

LA LÉGENDE DE CADIEUX

par
Raymond Ouimet

Natif de Hull, Raymond Ouimet préside les destinées du Centre régional d'archives de l'Outaouais. Ancien conseiller municipal de la ville de Hull, il est chroniqueur à la radio locale de Radio-Canada. Il a publié divers articles et ouvrages en histoire et généalogie, dont six livres aux Éditions Vents d'Ouest et aux Éditions du Septentrion. Il s'est mérité le prix littéraire « Outaouais » du Café des Quatre-Jeudis en 2000 et le prix Percy-W.-Foy de la Société généalogique canadienne-française, à Montréal, en 2001. L'article qui suit est un sommaire de la conférence prononcée à Gatineau au Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, en juin 2005.

Quand j'étais enfant, ma famille allait souvent visiter la parenté à l'île du Grand-Calumet. À cette époque, les chemins zigzaguaient à travers l'île et je me souviens d'un soir, au sortir d'une courbe d'une étroite route, entre la rivière et une falaise, alors que les phares de notre Chevrolet 1951 (elle n'était pas vraiment à nous) avaient soudainement éclairé un monument blanc entouré de quatre petits piliers reliés entre eux par une chaîne, blanche elle aussi. J'ai alors demandé à ma mère ce que ce monument faisait là. Elle m'a répondu : « C'est le monument de Jean Cadieux, l'homme qui s'est lui-même enterré ! » Je me souviens d'avoir frissonné d'horreur. Bien des décennies plus tard, je me suis intéressé à cette légende. La voici.

Il y a de cela longtemps, très longtemps même, la rivière des Outaouais était l'une des plus importantes voies de communication de toute la Nouvelle-France. À cette époque, on l'appelait la Grande-Rivière. Aventuriers, coureurs de bois et explorateurs l'empruntaient pour se rendre à la baie d'Hudson, en Huronie, dans la vallée de l'Ohio et même jusque dans la lointaine Louisiane. En sens inverse, les Amérindiens empruntaient cette

même voie d'eau pour descendre à Montréal ou à Québec et y échanger des fourrures contre des objets manufacturés dans les Vieux Pays.

Dans cette splendide rivière, grande comme un fleuve et aux nombreux rapides impétueux, qui coule sur une distance de 1300 kilomètres du lac Eshawaham à celui des Deux-Montagnes, il y a, parmi des centaines d'autres, une grande et très pittoresque île : l'île du Grand-Calumet. C'est là qu'a pris naissance la merveilleuse légende de Cadieux qui est

malheureusement presque oubliée aujourd'hui.

La course dans les bois a été l'histoire de la vie de Jean Cadieux. La passion des voyages et le goût de l'aventure l'avaient attiré vers les pays des fourrures très jeune. Doué d'une vive intelligence, rempli d'initiative et observateur avisé, il avait bénéficié de l'expérience des Amérindiens dans la manière de se tirer d'affaire avec peu de ressources. Naturellement, il avait adopté les moyens de transport indigènes, le canot l'été, la raquette l'hiver. Sa perspicacité lui avait permis d'apprendre vite la science de la forêt dans laquelle il était passé maître. Né à Montréal en 1671, il avait épousé Marie Bourdon en 1695 à Boucherville. Dix jours avant son mariage, il s'était engagé pour mener un canot chargé de marchandises au fort de la Louisiane et pour en ramener un rempli de pelleteries à Montréal.



Parc et monument érigés à la mémoire de Jean Cadieux, à l'entrée du village Île-du-Grand-Calumet, dans le Pontiac. [Photo : R.M. Bégin, 2005]

Jean Cadieux, son épouse et quelques amis, tant algonquins que français, avaient passé l'hiver de 1709 à l'île du Grand-Calumet. Ils y avaient aménagé quelques cabanes au portage des Sept-Chutes, dans un lieu appelé Petit-Rocher, pour y attendre des Amérindiens de la tribu des Courtes-Oreilles qui devaient mener un convoi de pelleteries à Montréal le printemps suivant. La plus grande tranquillité régnait dans les habitations du Petit-Rocher, quand, un jour du mois de mai, un jeune Algonquin, qui était allé rôder autour des rapides du portage, était revenu au camp tout essoufflé en criant : « Nattaoué! Nattaoué! Les Iroquois! Les Iroquois! »

Un groupe de maraudeurs iroquois était embusqué à environ quatre kilomètres en bas du portage des Sept-Chutes en attente d'un convoi de fourrures à piller. Il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper à la bande de guerriers plus nombreuse que la troupe de Cadieux : sauter en canot les dangereux rapides réputés infranchissables. Mais ce n'est pas tout. Pour que la tactique réussisse, pour que le plus grand nombre soit sauvé et, enfin, pour que Marie vive, il fallait que quelqu'un restât sur l'île et se sacrifiât. Cadieux, qui savait de quel bois se chauffaient les Iroquois, avait décidé d'assurer, lui-même, une diversion en les attirant dans les bois pour les empêcher de voir les fugitifs descendre les rapides. Un jeune et courageux Algonquin, dans lequel le coureur des bois avait une parfaite confiance, s'était spontanément joint à lui pour faire le coup de feu.

Une fois les préparatifs terminés, Cadieux et son jeune compagnon, armés de leurs fusils, haches et couteaux, étaient partis pour aller au-devant des Iroquois pendant que les autres se recommandaient à la bonne sainte Anne. Il était convenu que les canots se lanceraient dans les rapides des Sept-Chutes dès qu'on entendrait

un ou plusieurs coups de fusils dans la direction du portage. Une heure ne s'était pas écoulée qu'un coup de fusil avait retenti, suivi bientôt d'un autre, puis de plusieurs. Les fugitifs avaient tout de suite mis à l'eau les canots et s'étaient engagés dans les terribles courants des Sept-Chutes.

Pendant que Cadieux et son compagnon faisaient diversion, les frêles embarcations voguaient au beau milieu des bouillons et de l'écume, plongeaient et se relevaient sur la crête des vagues qui les emportaient dans une course folle. Les habiles canotiers évitaient, tant bien que mal, les pointes acérées des rochers et tenaient, avec leurs avirons, les canots d'écorce dans les filets d'eau propices à leur progression. Mais le courant était si puissant que le désastre de la flottille était apparu inévitable. Dans l'une des embarcations, Marie Bourdon priait de tout cœur sainte Anne quand tout à coup apparut, devant les canots, une grande dame blanche qui montra la voie à suivre aux avironneurs.

Le convoi était sauvé et, en peu de jours, tous les voyageurs furent rendus au lac des Deux-Montagnes, hors d'atteinte des ennemis.

Pendant la fuite miraculeuse des leurs en canot, Cadieux et son compagnon s'étaient engagés dans une furieuse bataille avec les Iroquois. Postés à l'abri de taillis, ils avaient abattu un, puis deux Iroquois dès le début de l'escarmouche. Revenus de leur surprise, les Iroquois avaient férocement contre-attaqué leurs agresseurs et le jeune Algonquin était tombé sous leurs coups. Blessé, Cadieux avait réussi à rompre le combat et à se cacher dans les bois.

Pendant trois jours, les Iroquois battirent la forêt pour retrouver sa trace et celles des siens. Durant trois jours et trois nuits le Montréalais était resté aux aguets sans pouvoir dormir ou se



*Croix érigée à la mémoire de Jean Cadieux, sur le site original, chemin Cadieux, île du Grand-Calumet.
[Photo : R.M. Bégin, 2005]*

reposer. Désespérant de se rendre maître de leurs adversaires et frustrés du fruit de leur expédition, les maraudeurs remirent leurs canots à l'eau pour redescendre la Grande-Rivière.

Jean Cadieux s'était trouvé tout fin seul dans l'île du Grand-Calumet. Épuisé par le combat qu'il avait mené et les blessures qu'il y avait reçues, il lui fallait maintenant lutter contre les éléments de la nature et contre le sort qui lui était fait. Pendant ce temps, au bout de la Grande-Rivière, les siens s'inquiétaient de son retard. En effet, il aurait déjà dû être rendu à bon port,

car on avait su que des maraudeurs iroquois, ceux-là même que Cadieux avait affrontés, étaient de retour dans les parages de Montréal. On envoya donc trois hommes remonter le cours de la Grande-Rivière et porter secours à Jean Cadieux qui, se nourrissant de fruits et d'un peu de chasse, voyait sa santé se détériorer un peu plus chaque jour.

Environ deux semaines après l'escarmouche, les trois hommes envoyés à son secours arrivèrent à l'île du Grand-Calumet et se rendirent au Petit-Rocher. Mais ils n'y trouvèrent pas Jean Cadieux qui s'était éloigné de son campement. À son retour, le coureur de bois y vit de la fumée :

*Je me dis : Ah! Grand Dieu!
Qu'est ceci?
Les Iroquois m'ont-ils pris
mon logis?*

Dissimulé derrière un rideau d'arbres, il surveilla de loin les intrus qui s'apprêtaient à lever le camp quand il s'aperçut que les hommes qu'il avait pris pour des ennemis étaient des Français. Mais la joie produisit sur lui un tel choc qu'il était resté sans parole, incapable de signaler sa présence. Après le départ de la petite troupe, Jean Cadieux perdit tout espoir. Sentant la mort approcher, il écrivit son chant de mort, avec le sang ruisse-

lant de ses blessures, sur de l'écorce de bouleau. Ensuite, il planta une croix de bois au pied de laquelle il creusa, de ses mains, une fosse, puis il s'y coucha :

*C'est aujourd'hui que
l'monde m'abandonne,
Mais j'ai recours en vous,
Sauveur des hommes!
Très Sainte Vierge, ah! ne
m'abandonnez pas.
Permettez-moi d'mourir
entre vos bras.*

Deux jours plus tard, les trois Français revinrent sur leurs pas. En repassant près du Petit-Rocher, ils aperçurent une croix faite de rondins dont ils s'approchèrent avec un respect mêlé d'un étonnement étrange : dans une fosse à peine creusée dans le sol gisait le corps encore chaud de Cadieux, à demi-enseveli dans des

branches de sapins. Dans ses mains jointes reposait un large feuillet d'écorce de bouleau sur lequel il avait fait le récit de son agonie.

Après avoir inhumé le cadavre du coureur de bois et prié pour le repos de son âme, les trois hommes rapportèrent au poste de fourrures du lac des Deux-Montagnes l'écorce sur laquelle était écrite la plainte de Cadieux. Par la suite, on prit coutume d'entretenir une copie de ce récit, aussi écrite sur de l'écorce de bouleau, attachée à un arbre voisin de la tombe de Jean Cadieux, au portage des Sept-Chutes.

Le voyageur qui se rend aujourd'hui à l'île du Grand-Calumet peut voir, tout juste avant le village du même nom, un monument à la mémoire de Cadieux qui a été élevé, en 1895, par les travailleurs de l'entrepreneur Joseph Bourque, de Hull, lors de la construction du palais de justice de Bryson.



La légende de Cadieux.